



Été 1905

L'été était de retour et la construction du chemin de fer avait démarré avec une année de retard. Comme celui-ci passerait près de notre repère le long de la rivière, cet événement constituait un grand drame dans nos vies de jeunes filles. Odilie et moi nous étions données une mission : sauver notre grand saule et récupérer notre oasis. Trop de souvenirs méritaient de ne pas être balafrés par une voie ferrée. Pour ce faire, nous nous organisions des virées près de la rivière et celles-ci devaient demeurer secrètes, car on nous avait interdit de s'approcher du chantier, les hommes y travaillant étaient peu recommandables. Plusieurs d'entre eux venaient s'approvisionner en alcool au magasin de monsieur Rousseau. La plupart étant des Italiens ne parlant ni français ni anglais, ils se faisaient toujours accompagner par cet homme à demi chauve et le menton en galoche, qui inspirait la méfiance. Il semblait être le seul à parler notre langue, même si son accent inconnu était parfois difficile à comprendre. Celui-ci avait établi son campement juste en dessous de notre saule. Les autres travailleurs demeuraient dans de petites cabanes le long de ce qui allait devenir la voie ferrée. Mais cet homme, au visage creusé par le temps, semblait préférer la solitude et rester à l'écart des autres. Il avait suspendu un hamac aux branches solides de notre arbre, surplombé par une toile de fortune.

Couchées directement sur le sol, camouflées par les grandes herbes de l'été, Odilie et moi scrutions l'endroit qui avait été notre oasis de bonheur. Nous suivions chacun de ses gestes, tapies dans l'herbe et inondées par le soleil brûlant de juillet. L'intrus, comme nous l'avions surnommé, était bien installé au pied du saule et

sculptait des statuette de la vierge Marie dans des bouts de bois. Celles-ci se vendaient très bien au magasin.

Soudain, il a grimpé sur une vieille souche en scrutant le ciel, a craché le tabac qu'il chiquait et mouillé son petit doigt du bout de sa langue, avant de le lever bien haut. Odilie et moi nous sommes regardées d'un air dégoûté. Lorsqu'il a commencé à se déshabiller, nous nous sommes roulées derrière le rocher si brusquement, que ma tête a heurté celle d'Odilie. J'ai dû retenir mes jambes pour qu'elles ne prennent pas la poudre d'escampette sans moi.

Tout à coup, un plouf a retenti. Nous avons échangé un regard ahuri. Cet homme venait de sauter dans notre rivière. C'était comme s'il nous faisait un pied de nez!

- C'est trop injuste! Il exagère, me suis-je exclamée.

Emportée par l'indignation, j'ai marché d'un pas rapide vers la rive, Odilie courant derrière moi pour tenter de me retenir. J'allais lui hurler mon désaccord à le voir occuper notre oasis, quand il a disparu subitement sous l'eau. Nous avons attendu plusieurs minutes, mais il ne remontait pas. La colère cédait lentement la place à l'inquiétude.

- Crois-tu qu'il est en train de se noyer, Lily?

- Je ne sais pas.

- Faut-il le sauver?

- On ne le connaît même pas! ai-je répliqué.

- Mais le Seigneur dit de venir en aide à son prochain. On va s'en vouloir toute notre vie s'il meurt sans qu'on ait fait quelque chose!

Le temps semblait s'être arrêté et l'inquiétude se transformait en panique. Une petite voix me disait de ne pas sauter, mais celle d'Odilie devenait insistante, alors j'ai retiré mes chaussures d'un geste brusque et j'ai plongé. J'ai examiné le fond de



longues minutes, replongé à deux ou trois reprises et fouillé encore et encore, jusqu'à ce que mes poumons manquent d'air.

- Pas de trace de lui, ai-je soufflé à peine sortie de l'eau.

- Mais on ne peut pas disparaître aussi vite? s'est écriée Odilie.



J'ai nagé jusqu'au rivage. Heureusement, il n'était pas loin, car mes jupons semblaient me tirer vers le fond. Odilie m'a tendu la main sans détacher son regard de la rivière. Je me suis glissée sur la berge, essoufflée et lourde d'eau. Odilie, en état de panique, allait et venait sur la berge et moi je tanguais entre l'épuisement et mon devoir de le sauver.

- Est-ce possible de se noyer aussi vite ? a demandé Odilie.

- Je ne sais pas, mais je ne peux tout de même pas me noyer pour un vieux fou !

- C'est certain, mais...

Un rire moqueur a jailli derrière nous, nous faisant sursauter si intensément que nos cris ont trouvé écho dans les montagnes tout autour. L'intrus se tenait devant nous, en sous-vêtement mouillé et nous narguait de son sourire édenté. Odilie s'est agrippée à mon coude et tremblait de tout son être. La robe collée à ma peau, je ne me sentais guère plus brave et je m'en voulais de m'être aventurée si loin.

- Vous en avez mis du temps à sortir de vot'e cachette, gamines !

Odilie a bafouillé quelques excuses pendant que je fixais le sol, honteuse d'être prise en flagrant délit et contrariée par le « gamine ».

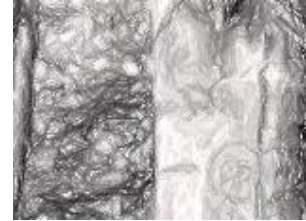
- On vous a pas appris qu'écouter aux portes c'est pas poli ? Faut dire que la mienne est un peu invisible.

L'intrus s'est remis à rire. Odilie a tiré sur mon coude pour m'inciter à partir en s'excusant à nouveau.

- C'est ça ! Faites de l'air ! Une rivière, c'est pas la place pour des gamines. Vous êtes sur mon territoire, en plus.

C'en était trop!

- Nous ne sommes pas des gamines et vous êtes sur NOTRE oasis! Nous avons grandi ici!



- Votre nom est pas écrit nulle part, à ce que j'sache!

Je me suis empressée de lui montrer nos prénoms, gravés sur le saule depuis l'été précédent. Je venais de lui clouer le bec. Il cherchait à répliquer, mais j'ai soutenu son regard. Je ne sais comment l'expliquer, mais du fond de sa pupille, brillait une bienveillance mal cachée. Soudain, deux hommes chancelants, d'aspect encore plus repoussant que l'intrus, se sont pointés. Ils ont baragouiné des mots dans leur langue en nous examinant de la tête au pied. Le vieux fou a rigolé avec eux, puis d'un air grave et sérieux, nous a fait comprendre que nous devons partir immédiatement.

- J'suis peut-être ben un vieux fou, mais des hommes sans femme, c'est pire que des bêtes, a-t-il ajouté.

Il n'en fallait pas plus pour qu'Odilie et moi déguerpissions. Nous avons couru jusqu'à la grange derrière chez elle. Nous devons nous calmer et inventer une histoire expliquant mes vêtements encore mouillés. Bien entendu, il fallait se retrouver nez à nez avec Wilfrid, s'affairant au nettoyage de la calèche.

- Soit vous avez vu un fantôme, soit vous avez fait une bêtise.

- Euh... Pas du tout ! On faisait la course et je suis tombée dans une flaque d'eau.

Il a souri d'un air railleur comme lui seul savait le faire. Il n'était pas né de la dernière pluie et connaissait mon côté téméraire. Il a fait mine de s'éloigner et a

empoigné le seau d'eau qu'il utilisait. Sans crier gare, il nous en a aspergées. La fraîcheur de l'eau nous a tant saisies qu'aucun son n'est sorti.

- De même, vous avez une bonne excuse. Wil a voulu vous étriver un peu.

Nous sommes rentrées à la maison rafraichies et soulagées de ne pas avoir à dévoiler notre escapade. Je devais admettre que nous en devions une à Wilfrid et peut-être aussi à ce vieux fou.

